

Claire LE BRUN-GOUANVIC

Christine de Pizan et la lyrique du deuil

La collection d'essais « Tunnel de Platon », aux éditions nantaises du Petit Véhicule, s'est donné une vocation éclectique, réunissant des études sur des sujets aussi variés que les geishas japonaises, les juifs de Cuba, Jeanne d'Arc, Ramakrishna, la métaphysique, qui voisinent avec des études d'intérêt plus local telles que *L'ambition de Bretagne d'un Nantais* ou *Saint-Nazaire, D'une République à l'autre 1945-1962*. La littérature semble également y trouver son compte, avec des essais consacrés à Proust, Nerval, Prévert et Pierre Véry. En se situant dans un tel contexte, la réflexion que propose Jean-François Kosta-Théfaïne sur l'expression de la douleur dans les œuvres poétiques de Christine de Pizan semble viser, plus que les spécialistes, le public des lecteurs cultivés, comme on a coutume de les appeler. Il suffit pourtant de feuilleter l'ouvrage pour reconnaître le *modus operandi* caractéristique de l'universitaire. Sans doute la plupart des difficultés que nous signalons plus bas tiennent-elles à cette ambiguïté, cette oscillation entre l'analyse érudite et l'essai annoncé dans le sous-titre.

L'aspect visuel de ce petit livre est fort agréable : graphisme de la couverture décorée de cinq enluminures harmonieusement disposées, qualité du papier et de la mise en page. On sait que les manuscrits de l'œuvre christiniennne sont d'une richesse iconographique exceptionnelle. Ici, le choix s'est porté sur les scènes suivantes : l'écrivaine dans son « étude », Christine offrant son livre à la reine Isabeau de Bavière, l'apparition des trois Vertus, un couple d'amants dans les *Cent ballades d'amant et de dame*. Une enluminure empruntée au *Journal d'un bourgeois de Paris*, représentant un couple en conversation, complète l'agencement. Le texte en gros caractères occupe une centaine de petites pages. Il s'agit donc d'un court essai, qui aurait sans doute pu être publié, dans un autre cadre, comme un long article.

L'introduction présente en exergue un passage des *Heures de contemplation*, écrit spirituel composé par l'écrivaine polygraphe en 1420¹. Dans ces lignes, l'auteure propose de trouver un remède à la douleur dans la méditation sur les souffrances du Christ. On peut s'interroger sur le choix d'une citation liminaire qui rappelle l'importance de l'inspiration chrétienne dans l'œuvre de Christine, alors que les textes poétiques à l'étude ne l'illustrent guère. Le point de départ de la réflexion de Kosta-Théfaine est que Christine de Pizan commence sa carrière littéraire sous le signe du deuil, l'écriture se présentant comme un moyen de subvenir aux besoins d'une famille désormais privée de père. L'étude adopte une « perspective chronologique » (p. 11); tripartite, elle examine successivement l'écriture du deuil, l'oscillation entre lyrisme du deuil et lyrisme courtois et, enfin, les images du deuil amoureux.

Dans le premier chapitre, l'auteur observe d'abord que les poèmes de veuvage ne sont pas exclusifs aux débuts littéraires de l'écrivaine. Il conviendrait d'étendre le corpus des poèmes de veuvage et d'y adjoindre la ballade insérée dans *Le Livre de l'advison Cristine* (1405). Christine chante le deuil de deux façons, qu'elle se réfère à la perte de son époux Étienne du Castel ou qu'elle exprime, de façon plus générale, un sentiment de manque. En usant de la seconde manière, la poétesse s'inscrit dans la tradition lyrique courtoise. Le choix de la perspective chronologique amène l'essayiste à bouleverser l'ordre des recueils. Il isole la dizaine de poèmes où Étienne est cité. Dans ces pièces, la poétesse avoue son incapacité à écrire des pièces joyeuses : « un grant dueil qui me tient morne et coye », écrit-elle dans la première ballade. Selon Kosta-Théfaine, cet élément biographique devient « la matrice autour de laquelle va graviter une partie de l'œuvre de la poétesse » (p. 20). Il soutient que, contrairement à ce qu'ont affirmé une série de commentateurs de l'œuvre de Christine, la poétesse ne s'est jamais détournée de l'écriture du deuil, et ce, malgré le risque de lasser les lecteurs. Il voit, dans sa décision d'ouvrir les recueils des *Cent ballades*, des *Rondeaux* et des *Virelais* par des poèmes de deuil, la volonté d'imposer une thématique générale, une couleur que l'on retrouve dans

¹ Texte inédit, dont Liliane Dulac a entrepris l'édition.

Le Livre de l'advisioin Cristine (1405), *Le Livre des trois Vertus* (1405) et même dans *Le Dit de la Pastoure* (1403). Kosta-Théfaine fait aussi observer que la crainte d'ennuyer le lecteur ne se justifie pas à une époque où les choix esthétiques vont vers la mélancolie, et non vers la joie ou l'espérance. Pour étayer son hypothèse, il se tourne vers la chronologie, s'attachant à démontrer que l'écriture des poèmes de veuvages s'étend bien au-delà les débuts de sa carrière.

L'analyse s'intéresse ensuite à la mise en scène du moi, où Christine s'inscrit dans une tradition façonnée par les Abélard, Héloïse, Rutebeuf et Machaut. L'auteur souligne la très forte récurrence du « je », des verbes à la première personne du singulier, des pronoms et adjectifs possessifs. Ce premier chapitre se termine par une réflexion sur la polysémie et donc la densité, en moyen français, du mot deuil, qui signifie à la fois le deuil au sens moderne, la douleur physique et la souffrance morale.

Dans la seconde partie, consacrée au lyrisme de la douleur, l'attention se porte notamment sur le chant de la douleur publique, au-delà des douleurs privées. Christine dit la douleur de la France, sa patrie d'adoption, dans les traités et épîtres en prose, mais elle la chante aussi dans quelques ballades. Les plus représentatives sont celles qui sont consacrées à la mort du duc de Bourgogne, Philippe II le Hardi. Selon Kosta-Théfaine, les pièces courtoises qui suivent les pièces de veuvage s'inscrivent dans la même thématique de la perte. S'agissant des formes poétiques, il souligne la prédominance de la ballade dans la poésie de Christine, de préférence au rondeau, deux fois moins fréquent. La ballade (selon Suzanne Bagoly, citée par l'auteur) permettrait de développer une pensée, alors que les virelais et les rondeaux ne pourraient que la suggérer.

Dans la dernière partie, où il analyse les images poétiques, Kosta-Théfaine s'attache à montrer l'oscillation entre la tradition et l'innovation. Il fait ressortir l'originalité de Christine de Pizan dans son expression de la douleur d'amour, thème traditionnel de la lyrique courtoise s'il en est. L'innovation consiste, entre autres, à faire alterner dans certains poèmes la voix masculine et la voix féminine (*Le Livre du*

Duc des vrais amans, Cent ballades d'amant et de dame) — ce qui fait perdre à l'homme l'apanage de la souffrance d'amour — et à utiliser dans d'autres poèmes une voix neutre, procédé qui permet de généraliser, de déssexualiser la douleur (p. 76-77). La première innovation aurait gagné à être mieux exposée et illustrée. L'alternance des voix n'est-elle pas partie intégrante de la poésie courtoise depuis les tençons des troubadours et des trobairitz? Certes, dans ce cas, les voix émanent en principe d'auteurs des deux sexes, mais on peut se demander si cette différence sur le plan de la production du texte modifie fondamentalement sa réception. Par ailleurs, dans un genre caractéristique de la fin du Moyen Âge, le dit, le *Voir dit* de Guillaume de Machaut (1363-1364) mêle lettres, ballades, lais et rondeaux de l'amant et de la dame. Kosta-Théfaine lui-même cite en note P. M. Price, écrivant que la poésie de Christine a connu du succès car elle était représentative des canons de son époque (p. 76). Ces apparentes contradictions auraient gagné à être expliquées. Ces réserves faites, l'analyse textuelle est fine et pertinente. L'auteur étudie la voix neutre ou « androgyne » (p. 99) dans un corpus de ballades et de rondeaux. Il en dégage une conception pessimiste de l'amour, source de douleur, toujours voué à l'échec.

En somme, Jean-François Kosta-Théfaine condense ce qui fait selon lui l'originalité de Christine de Pizan : la nouveauté de la thématique — « il faut reconnaître que sa lyrique de veuvage lui est semble-t-il toute personnelle, et qu'elle est donc la première à exploiter celle-ci comme un thème littéraire » (p. 110) —, le renversement innovateur du motif courtois « pour signifier que la femme pouvait également souffrir en amour » (p. 111) et, enfin, l'utilisation d'une voix androgyne. Par ailleurs, Christine se situerait « dans le sillage de poètes tels que Guillaume de Machaut, François Villon ou bien encore Charles d'Orléans » (p. 110-111). Certains de ces jugements ne peuvent manquer de susciter la perplexité du lecteur. Comment la poétesse pourrait-elle se trouver dans le sillage d'un Villon, qui naît au moment où elle meurt ou, du moins, où elle a achevé son œuvre? Quant au renversement du motif courtois, ne peut-on pas l'observer, bien avant Christine, dans les *cansos* où les trobairitz des XII^e et XIII^e siècles expriment la douleur de l'amante délaissée? On aurait aimé

mieux comprendre en quoi la poétesse du XV^e siècle se démarquait sur ce point. L'analyse est suivie d'une bibliographie et, très utilement, d'un choix de poèmes. Ces derniers sont réédités à partir de l'édition de Maurice Roy (*Œuvres poétiques de Christine de Pisan*, Paris, 1886-1896), à l'exception de deux pièces, précédemment éditées par l'auteur de l'étude.

Ce court essai aurait bénéficié d'un resserrement de l'argumentation et d'une relecture attentive. Si le texte est exempt de coquilles, il contient en revanche de nombreuses impropriétés, qu'il s'agisse du lexique, de la syntaxe ou du registre linguistique. Nous nous tiendrons à quelques exemples : « la douleur de l'amant prend parfois des *proportions débordantes* » (p. 84), « une souffrance impossible à *gérer* » (p. 63), « juger Christine de Pizan de "bas-bleu" » (p. 110). Docteur en littérature médiévale et spécialiste des XIV^e et XV^e siècles, Jean-François Kosta-Théfaine a publié des articles sur la poésie de Christine et, particulièrement, sur cette thématique de la douleur. Voilà un sujet que ce chercheur maîtrise à l'évidence. Peut-être l'impression mitigée que produit la présente étude tient-elle à l'inadéquation entre le propos et le style, d'une part, et le lieu de publication, d'autre part. Au terme de la lecture, l'incertitude demeure quant au public visé : le travail n'est-il pas trop universitaire dans ses méthodes (citations, références à des publications savantes, appareil de notes) pour le non-spécialiste, tout en restant trop rapide pour quiconque est un peu au fait des études christiniennes?

Référence : Jean-François Kosta-Théfaine, *Le Chant de la douleur dans les poésies de Christine de Pizan*, Nantes, Éditions du Petit Véhicule, coll. « Le Tunnel de Platon », 2007, 157 pages.